

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 15, août–septembre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1979). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (15), 31–33.

Le théâtre qu'on joue

par André Dionne

A canadian play/une plaie canadienne au Théâtre d'Aujourd'hui

Avec cet « exorcisme rituel », Jean-Claude Germain apporte une nouvelle vision du problème canadien. Jusqu'ici, il s'était surtout intéressé à parler du Québec indépendant et différent à cause de sa réalité socio-culturelle. *A canadian play* . . . tente de retracer la filière canadienne : Sir Wilfrid Laurier, Louis Stephen Saint-Laurent, Pierre Elliott Trudeau, tous fils politiques de Lord Durham. Durant ce procès théâtral, ils sont interrogés, caricaturés, jugés par l'auteur devenu pour la circonstance, un certain membre espion de l'Ordre de Jacques Cartier.

Dans l'ensemble, ce rituel déçoit. Trop intellectuel. Trop abstrait. Les deux seuls personnages un peu vivants, Charles et Roland, ponctuent la thèse d'une façon ironique, mais toujours en aparté et la lourdeur de la démonstration plane continuellement.

La mise en scène de l'auteur demeure l'aspect le plus réussi. Décorum significatif. Décors fonctionnels. Les comédiens tentent d'incarner des personnages mais achoppent sur des idées.

Si le pays est un « rêve commun », disons que le Canada en fut un en partie et que la psychanalyse collective n'est pas toujours très théâtrale.



Denise Guénette, Guy Nadon, Normand Chouinard, Robert Savoie et Denis Bouchard dans *A canadian play/une plaie canadienne* de J.-C. Germain.

Bachelor au Théâtre des Voyagements

Après *Une Amie d'enfance* et *Ida Lachance*, Louise Roy et Louis Saia nous présentent *Bachelor* : les espoirs et les déboires d'une fille disco, décoratrice de vitrines chez Eaton. Dolorès, seul personnage de la pièce se rend chez sa voisine Michèle pour s'épiler les jambes. Trouaille ingénieuse qui permet aussi l'épilation intérieure de cette petite fille de l'est installée dans un bachelor de l'ouest. Âgée de vingt-huit ans, elle est amoureuse de Jay, 20 ans, musicien, drogué et en rupture avec sa riche famille.

Au premier acte, Dolorès nous parle de son travail, de ses amours. Bref, du disco qui, en fait, résume son mode de vie. Son langage cliché traduit son inconscience devant l'exploitation dont elle est victime. Vulnérable, sensible, elle cherche moins à parvenir qu'à combler le vide de son existence fuckée.

Au deuxième acte, sept mois plus tard, toujours dans le bachelor de son amie Michèle, le ton n'est plus le même. À travers trois monologues-déguisements, Dolorès camoufle sa peine. Les clichés disco ne suffisent plus. Jouant d'abord son numéro d'Halloween où elle incarne un employé de bureau « paqueté » téléphonant à sa femme, puis relatant son rêve de la fin du monde rue Sherbrooke et son rendez-vous chez une femme médecin assez « butch », elle finit par nous livrer l'essentiel de son drame : Jay auquel elle avait prêté de l'argent, l'a laissée tomber, l'a exploitée. « C'est rien qu'à moi que ça arrive des affaires de même », nous dit-elle.

Draine individuel. Personnage solitaire. *Bachelor*, c'est aussi la dénonciation de l'exploitation sous plusieurs formes dont le disco ne représente qu'une facette. Dolorès témoigne d'une crise d'identité. De la dépersonnalisation universelle engendrée par les systèmes.

Mais Louise Roy et Louis Saia ne théorisent pas. Ils créent un personnage très vivant. Émotif. L'humour dénonce. Le cliché frappe. Le texte « épile ». Si Dolorès ressemble à Angèle d'*Une amie d'enfance* et à Ida d'*Ida Lachance*, elle s'en distingue aussi par la prise de conscience qui s'amorce.

La mise en scène très nuancée de Louis Saia atteint l'efficacité émotive du message publicitaire. Le public ne cesse de rire. De lui-même ? De Dolorès ? Ou tout simplement pour échapper à l'absurdité quotidienne ? Saia travaille avec la précision d'un horloger. Chaque mot, chaque geste étonne.

Enfin, *Bachelor* permet à Pauline Martin de nous montrer toute l'étendue de son talent. Elle raconte et cause durant deux heures. Du rire aux larmes, elle captive toujours comme les stars peuvent le faire.

Note :

Lettres québécoises publiera une entrevue avec les deux auteurs de cette pièce dans son prochain numéro.

Moman

À la Salle Fred-Barry

Ayant joué dans *La nef des sorcières* et dans *Les fées ont soif* de Denise Boucher, Louise Dussault semblait très bien préparée pour écrire et interpréter *Moman*, son « one woman show » qui en plus de nous confirmer son talent de femme-orchestre et de comédienne chevronnée, nous la présente comme une féministe engagée, consciente de son rôle de mère dans la société.

Une histoire simple. Le voyage en autobus (Montréal — Nicolet) d'une mère accompagnée de ses deux jumelles, Paule et Ève. L'arrivée au terminus. Le transport des bagages. L'achat des billets. L'envie de pipi des jumelles. Et le voyage. Les gens du siège d'à côté, d'en face, de derrière. Le chauffeur. Autant de personnages que Louise Dussault incarne avec brio.

De la mère « straight » du début qui défend un peu tout à ses enfants à la mère « open » de la fin qui permet à ses jumelles de circuler librement dans l'autobus, il y a toute l'évolution et l'acceptation d'une femme d'abord — se rappelant son enfance et sa jeunesse — puis d'une mère refusant de perpétuer les vues que la société lui impose.

Avec ce spectacle, Louise Dussault s'affirme non seulement comme comédienne mais comme un auteur sensible et intelligent qui réussit à incarner des personnages, à dramatiser les situations les plus banales et souvent les plus efficaces.

André Dionne

Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire À la Salle Fred-Barry de la NCT

D'après le roman de Bertrand B. Leblanc, intitulée aussi *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire*, l'atelier de la NCT produit un spectacle qui ne parvient pas à passer la rampe. Gilles Pelletier a beau posséder tous les trucs du métier, être un excellent comédien, il n'arrive pas à faire vivre Ovide Leblanc. La mise en scène de Pierre Dagenais reste terne. Quelques déplacements stéréotypés. Quelques diapositives pléonastiques de la vie dans les chantiers. Puis, la monotonie. La récitation. Les souvenirs et la vie quotidienne d'Ovide confiné à l'hôpital de Maria en Gaspésie.

Le texte de Bertrand B. Leblanc ne possède aucune qualité dramatique. La Sagouine était davantage conteuse. Son accent, son langage direct, vert et spontané nous la rendaient plus engagée, plus polémique. Ovide Leblanc ne possède pas les qualités d'âme émouvantes des vieillards. Il n'arrive pas à nous étonner, à nous impliquer dans ses aventures. Le verbe de Leblanc reste en deçà du langage gaspésien qu'il veut nous restituer. Sa phrase n'a pas l'odeur forte du jus de pipe de son personnage. De plus, les faits racontés, les réactions d'Ovide portent trop en filigrane l'esprit de résignation qui nourrit les personnages faibles sans nous les faire aimer. Comme s'il n'y avait que les vieux révoltés pour imposer leur langage.



Gilles Pelletier dans le rôle de *Moi, Ovide Leblanc*, à la salle Fred-Barry.

Catherine
Bégin,
Albert
Pallascio,
Raymond
Legault
dans
La débâcle
de Jean Daigle
au Théâtre
du Rideau Vert



Photo : Guy Dubois

La débâcle au Théâtre du Rideau Vert

Reprenant à son compte le sujet de *Phèdre* de Racine, Jean Daigle exploite habilement dans *La débâcle* les passions de la belle-mère amoureuse de son beau-fils. L'action de la pièce se passe dans un petit village de campagne vers les années 30, tout comme *Désir sous les ormes* d'Eugène O'Neill qui transposait la même situation chez un propriétaire terrien des États-Unis. Certains lui reprocheront sans doute d'imiter les américains qui s'approprient la culture universelle, mais malgré les ressemblances mentionnées, Daigle réussit à créer une pièce très enracinée et révélatrice de la mentalité québécoise. Des années 30, nous ne connaissons encore que la vision filtrée par les curés et la religion. Que des écrivains comme Daigle, avec leur verbe terrien et juteux, nous montrent les forces vives qui nous ont toujours habités, cela ne peut que contribuer à enrichir notre patrimoine mutilé.

La production du Rideau Vert excelle à tous les niveaux. Roland Laroche signe une mise en scène sobre où le naturel chevauche la passion. Dans un décor simple et chaud, Windel Dennis fait revivre la cuisine campagnarde, centre de nos tensions et de nos débordements. Catherine Bégin (Rachel), Aubert Palascio (Albert) et Raymond Legault (Paul-André) jouent d'une façon admirable. Entre le dit et le non-dit, ils incarnent la passion vive. Le feu dévorant. L'atmosphère que Jean Daigle attise de ses mots.

Le bonheur d'Henri au Bateau — Théâtre L'Escale

Avec *Bernadette et Juliette*, Élisabeth Bourget s'était affirmée comme un nouvel auteur dramatique très prometteur, mais *Le bonheur d'Henri* qu'elle vient d'écrire sur commande pour L'Escale déçoit beaucoup. Il n'est pas question de discréditer son talent, mais de souligner les embûches de la « formule théâtre d'été » que tous les directeurs de théâtre d'été utilisent pour divertir le peuple. Comme si l'été nous rendait insignifiants, stupides, « fesses à l'eau et coke dans gueule ». Faire boulevard. Faire vaudeville. Ce n'est peut-être pas possible pour tous les auteurs. Notre tradition est peut-être ailleurs. Du côté de *La diva*.

Du bonheur d'Henri. De la chance de gagner le gros lot des céréales Beau Matin. Du plaisir de pouvoir se faire payer toutes ses fantaisies par une compagnie. Que reste-t-il ? Voilà le petit côté moralisateur de la pièce : il vaut mieux avoir une bonne paire de souliers que quatre-vingt-dix paires qui vous font mal aux pieds.

Avec un sujet si mince, des personnages si caricaturés, Gilbert Lepage ne met en scène que des clichés vaudevillesques. Roger Garant et Béatrice Picard nous servent joyeusement leur salade de pitreries. Et pour faire dans les proverbes comme Élisabeth Bourget, disons que le bonheur des uns fait le malheur des autres (spectateurs).